

Succès précoce*

Il y a dix-sept ans, j'ai quitté mon travail ou, si vous préférez, je me suis retiré des affaires. J'en avais fini – j'ai laissé la Street Railway Advertising Company se débrouiller avec ses propres ressources. Je me suis retiré non pas avec mes gains, mais avec un passif qui incluait des dettes, du désespoir et des fiançailles rompues, et je me suis traîné jusque chez moi à Saint Paul pour « finir un roman ».

Ce roman, commencé dans un camp d'entraînement à la fin de la guerre, était l'atout que j'avais en réserve. Je l'avais laissé de côté quand j'avais trouvé un travail à New York, mais je l'avais constamment à l'esprit, comme le carton qui me servait de semelle dans ma chaussure au cours de ce printemps de désolation. C'était comme ce casse-tête où il faut faire traverser une rivière à un renard, une oie et un sac de haricots. Si je ne travaillais plus pour terminer le roman, je perdais la fille.

J'ai donc continué dans la publicité que je détestais et toute la confiance que j'avais accumulée à Princeton et dans la carrière altière du pire aide de camp de l'armée a lentement fondu. Perdu et oublié, je m'éloignais d'un pas pressé de certains endroits – du mont-de-piété où on avait laissé les jumelles militaires –, des amis fortunés croisés quand on portait un costume d'avant-guerre, des restaurants où on avait donné son dernier cent en guise de pourboire, des bureaux affairés et gais qui gardaient leurs emplois pour leurs propres garçons de retour de la guerre. Plus que des pièces dans la main. Est-ce que ça représentait même un dollar ? Presque, mais c'étaient ces deux timbres qui avaient creusé l'écart. Et quand on a moins d'un dollar en poche, tout est différent, les gens ont l'air différents, la nourriture a l'air différente.

* Paru dans *American Cavalcade*, en octobre 1937.

Le fait de voir une première nouvelle acceptée n'était même pas excitant. Dutch Mount* et moi étions assis l'un en face de l'autre dans le bureau d'une agence de publicité spécialisée dans les slogans affichés dans les transports en commun, et nous avions reçu au même courrier les lettres d'acceptation de la même revue – le *Smart Set* d'autrefois.

« J'ai un chèque de trente dollars – le tien est de combien ?

– Trente-cinq. »

L'ennui, c'était que ma nouvelle avait été écrite à l'université deux ans auparavant et qu'une douzaine d'autres récemment écrites n'avaient pas même obtenu une lettre de refus personnelle. Ce qui voulait dire que j'étais sur le déclin à vingt-deux ans. J'ai dépensé les trente dollars pour un éventail à plumes magenta destiné à une fille d'Alabama.

Mes amis, qui n'étaient pas amoureux ou qui avaient pris des arrangements avec des filles « raisonnables », s'armaient de patience dans la perspective d'une longue attente. Pas moi – j'étais amoureux d'un tourbillon et je devais tisser un filet assez grand pour l'attraper et le faire sortir de ma tête, une tête pleine de pièces de monnaie qui tintaient et filaient, la boîte à musique continue des pauvres. Ça ne pouvait pas se passer comme ça, aussi quand la fille m'a jeté, je suis rentré chez moi et j'ai terminé mon roman. Et soudain tout a changé et cet article est consacré à ce premier vent de succès et à la brume délicieuse qu'il apporte. C'est un temps bref et précieux – car lorsque la brume se dissipe au bout de quelques semaines ou quelques mois, on découvre que le meilleur est passé.

Les choses ont commencé à se passer à l'automne 1919 quand j'étais complètement vidé, tellement abruti par l'été passé à écrire que j'avais pris un boulot de réparateur de toit des wagons de la Northern Pacific. Puis, le facteur a sonné à ma porte et ce jour-là j'ai laissé tomber le boulot et j'ai couru dans les rues, arrêtant les voitures pour annoncer à mes amis et connaissances la nouvelle – mon roman, *This Side of Paradise*, allait être publié. Cette semaine-là, le facteur n'a pas cessé de sonner à ma porte, et j'ai payé mes horribles petites dettes, je me suis acheté un costume, et je me suis réveillé tous les matins dans un monde de grandeur et de promesse ineffables. Cette phase s'est achevée avec un appel téléphonique.

* Condisciple de Fitzgerald à Princeton et futur auteur de westerns.

La personne qui a appelé n'a fait que laisser son nom tout d'abord, mais quelqu'un m'a dit que c'était le nom d'un grand propriétaire de journaux dans une ville voisine. Quoi de plus naturel : il avait déjà eu vent de ma brillante destinée et il venait me proposer de lui accorder une chronique de mes rogatons de pensées. Un jour, mon père est monté dans ma chambre avec, sur le visage, l'expression qu'il réservait à ceux qui étaient de façon permanente hors la loi.

« Mr A. est en bas, a-t-il dit.

– Très bien – c'est le propriétaire de journaux.

– Hum ! » a fait mon père, en parvenant à paraître ambigu.

En moins de deux minutes, je me suis senti très confus en ce qui concernait le statut exact de Mr A. J'étais devant mon premier admirateur anonyme, un admirateur qui n'avait même pas lu mon livre, et loin d'être un propriétaire de journaux, il s'est révélé être une horreur à plein temps, une personne qui se consacre entièrement à être une horreur avec détermination et concentration. Sa personne était une insinuation continuelle, des yeux, de la langue, des mains baladeuses et de la démarche affectée. Il jacassait avec un mélange d'excitation horrible et de fausse modestie. Il disait qu'il avait écrit de la poésie et, je ne sais comment, il rendait le simple fait d'écrire honteux et obscène. Pendant des années, il a représenté ce que je m'attendais un peu à voir chaque fois qu'un admirateur venait m'importuner chez moi. Mon bonheur inconditionnel a été secoué par la violence de l'impact.

La métamorphose de l'amateur en professionnel était en cours – une sorte de suture de toute votre vie sur un canevas de travail, de telle sorte que la fin d'un travail est automatiquement le début d'un autre. Les hommes prometteurs qui disparaissent au bout d'un an se sont montrés incapables de subordonner toute la pensée et toute la sensation au métier de penser et de sentir dramatiquement – le sybarite et l'homme politique, le rédacteur en chef et l'idéaliste, l'hédoniste et le séducteur, le spirituel et l'oisif, tous trouvent un moyen d'éluder cette nécessité et se mettent au travail avec un ruban sec dans leur machine à écrire. En juin, cette année-là, j'étais un amateur – en octobre, alors que je me baladais avec une fille parmi les pierres tombales d'un cimetière dans le Sud, j'étais un professionnel et mon enchantement à l'écoute de certaines choses qu'elle avait ressenties et dites était déjà cadencé par mon impatience de les placer dans une nouvelle – elle s'intitulait

« The Ice Palace ». De la même manière, pendant la semaine de Noël à Saint Paul, il y avait eu une nuit où j'avais refusé deux invitations à des bals pour rester travailler à une nouvelle. Trois amis m'avaient appelé ce soir-là pour me raconter que j'avais raté des événements rares : un homme en vue, bien connu dans la ville, s'était déguisé en chameau et, avec un chauffeur de taxi en guise de moitié arrière, avait réussi à se rendre dans une réception où il n'était pas invité. Horrifié de ne pas avoir été là, j'avais passé le lendemain à tenter de recueillir les fragments de l'histoire :

« Tout ce que je peux dire, c'est que c'était vraiment drôle sur le coup. »

« Non, je ne sais pas où il a trouvé le chauffeur de taxi. »

« Il faut bien le connaître pour comprendre à quel point c'était drôle. »

Désespéré, j'avais fini par dire :

« Je n'arrive pas, semble-t-il, à savoir ce qui s'est passé exactement, mais je vais écrire l'histoire comme si elle avait été dix fois plus drôle que tout ce que vous avez pu me raconter. » Je l'ai donc écrite, en vingt-deux heures consécutives, et j'en ai fait quelque chose de « drôle » uniquement parce qu'on m'avait répété de façon emphatique à quel point c'était drôle. « The Camel's Back » est paru dans le *Post* et apparaît régulièrement dans des anthologies d'humour.

Avec la fin de l'hiver est arrivée une autre période agréable d'aridité et pendant que je prenais un temps de repos, une nouvelle image de la vie en Amérique a commencé à prendre forme sous mes yeux. Les incertitudes de 1919 étaient passées – il n'y avait guère de doute, semblait-il, concernant ce qui allait se passer –, l'Amérique entamait la plus grande, la plus clinquante bringue de l'histoire et il y aurait beaucoup de choses à raconter. Le boom tout doré était dans l'air – sa générosité splendide, sa corruption scandaleuse et la tortueuse lutte à mort de la vieille Amérique dans la prohibition. Toutes les histoires qui me venaient à l'esprit avaient en elles une touche de désastre – les adorables créatures juvéniles de mes romans allaient toutes à la ruine, les montagnes de diamants de mes nouvelles explosaient, mes millionnaires étaient aussi beaux et damnés que les paysans de Thomas Hardy. Dans la vie, ces choses ne s'étaient pas encore produites, mais j'étais assez convaincu que la vie n'était pas ce truc inconscient et

insouciant que ces gens s'imaginaient – cette génération un peu plus jeune que moi.

De mon point d'observation, j'apercevais la ligne qui séparait les deux générations et j'étais assis là – quelque peu gêné. Lorsque mon premier gros courrier des lecteurs est arrivé – des centaines et des centaines de lettres à propos d'une nouvelle où une fille se faisait couper les cheveux à la garçonne –, il m'a paru assez absurde qu'elles me soient adressées. En même temps, pour un homme timide, c'était agréable d'être quelqu'un d'autre que soi-même de nouveau, d'être « l'Auteur » comme on avait été « le Lieutenant ». Bien entendu, on n'était pas plus auteur qu'on avait été officier dans l'armée, mais personne n'avait l'air de rien deviner derrière le faux visage. En moins de trois jours, j'étais marié et les presses pondaient les exemplaires de *This Side of Paradise*, comme on pond des figurants pour les films.

Avec la publication du livre, j'avais atteint un état de folie maniaco-dépressive. La rage et la béatitude alternaient d'heure en heure. Beaucoup de gens croyaient que c'était une pose, et peut-être ça l'était, et d'autres gens pensaient que c'était un mensonge, et ça ne l'était pas. Dans un état d'hébétude, j'ai accordé une interview – je racontais quel grand écrivain j'étais et comment j'étais parvenu à ces hauteurs. Heywood Broun, qui me filait le train, a tout simplement cité le propos en ajoutant que je semblais être un jeune homme très content de lui et, pendant quatre jours, j'ai été notoirement infréquentable. Je l'ai invité à déjeuner et, de façon très gentille, je lui ai dit qu'il était regrettable qu'il eût laissé passer sa vie sans jamais rien accomplir. Il venait d'avoir trente ans. Et c'était à peu près à ce moment-là que j'avais écrit une phrase que certaines personnes ne me laisseront jamais oublier : « C'était une femme fanée, mais encore ravissante, de vingt-sept ans. »

Dans un état d'hébétude, j'ai dit à Scribner, ma maison d'édition, que je ne m'attendais pas à ce que mon roman se vende à plus de vingt mille exemplaires et quand les rires se sont tus, on m'a fait savoir qu'une vente de cinq mille exemplaires pour un premier roman était considérée excellente. Je crois que c'est une semaine après la publication que les ventes ont passé la barre des vingt mille, mais je me prenais tellement au sérieux que je n'ai pas pensé que c'était drôle. Dans un état d'hébétude, j'ouvrais tous les matins le *Tribune* pour voir si F.P.A. avait trouvé d'autres fautes d'orthographe dans le livre. Il avait commencé

par en relever trente et des lecteurs zélés de sa chronique en avaient envoyé cent autres. Mon Dieu – ils espéraient que je pourrais épeler correctement ? Si j'étais le crack qu'on disait, est-ce que les correcteurs ne pouvaient pas s'occuper de l'orthographe ?

Ces semaines passées dans les nuages ont pris fin brutalement une semaine après, quand Princeton a pris parti contre le livre – pas les élèves de Princeton, mais la masse noire des professeurs et des anciens élèves. Le président de l'université, Hibben, avait écrit une lettre gentille, mais pleine de reproches, et une pièce remplie de condisciples s'est tout à coup tournée contre moi pour me condamner. Nous avions participé à une fête assez joyeuse qui s'était déroulée, de façon assez voyante, dans la voiture bleu Tiffany d'Harvey Firestone, et au cours de laquelle j'avais écopé d'un œil au beurre noir en essayant d'interrompre une bagarre. La fête avait ensuite viré à l'orgie et, en dépit de l'intervention d'une délégation des élèves auprès du Conseil des gouverneurs, j'avais été suspendu de mon club pendant deux mois. Le *Alumni Weekly* avait attaqué à mon livre et seul le doyen Gauss avait eu un mot gentil pour moi. L'hypocrisie et l'onctuosité de tout le procédé m'ont exaspéré et pendant sept ans, je ne suis pas retourné à Princeton. Puis, un magazine m'a demandé un article sur Princeton et quand j'ai commencé à l'écrire, je me suis aperçu que j'aimais vraiment l'endroit et que cette expérience d'une semaine autrefois n'était qu'un poste minuscule dans le budget total. Mais en cette journée de 1920 presque toute joie s'est éclipsée de mon succès.

Mais on était professionnel désormais – et le monde nouveau ne pouvait assurément pas s'avancer sans faire culbuter l'ancien. On s'endurcissait progressivement pour se protéger à la fois de la louange et du blâme. Trop souvent, les gens aimaient votre travail pour les mauvaises raisons ou les gens qui l'aimaient vous auraient fait un compliment en ne l'aimant pas. Aucune carrière respectable n'a jamais été fondée sur un public et on apprenait à avancer sans prédécesseurs et sans peur. En faisant mes comptes, j'ai découvert que j'avais gagné, en écrivant, huit cents dollars en 1919 et dix-huit mille en 1920 – nouvelles, droits cinéma et livre. Le prix de mes nouvelles est passé de trente à mille dollars. C'était un prix modique en comparaison de ce qui serait payé plus tard pendant le boom, mais la façon dont ça sonnait à mes oreilles ne saurait être suffisamment amplifiée.

Le rêve s'était réalisé de manière précoce et son accomplissement avait apporté avec lui un certain avantage et un certain fardeau. Le succès précoce vous gratifie d'une conception quasi mystique de la destinée par opposition à la volonté de puissance – dans sa pire forme, le délire napoléonien. L'homme qui arrive jeune croit qu'il exerce sa volonté parce que son étoile brille. L'homme qui s'affirme seulement à l'âge de trente ans dispose d'une vision équilibrée de ce que la volonté de puissance et le destin ont chacun apporté ; celui qui atteint ce point à quarante ans est susceptible d'insister sur l'importance de la seule volonté. Cela se passe quand les tempêtes frappent votre embarcation. Que mon père ait connu tardivement le succès, qu'il ait été de brève durée et que jamais je ne l'aie entendu imputer son échec à quoi que ce soit d'autre que son incompetence, n'exclut pas qu'il eût pu le faire puisqu'il avait été, une première fois, victime d'une panique et, une seconde, pris dans la première ruée visant à se débarrasser des hommes âgés dans les affaires. Au contraire, après avoir survécu à de nombreuses années d'infortunes privées, c'est un coup relativement modéré qui a abattu temporairement mon moral. Pendant deux ans, j'ai boudé en proie à un découragement intense, tellement convaincu de l'être que j'en parlais à tout le monde et que j'ai même écrit sur cet épisode avec aussi peu de réticence que si j'avais perdu une jambe dans un accident ferroviaire.

L'homme qui s'épanouit à trente ans s'épanouit en été. Mais la contrepartie d'un succès très précoce, c'est la conviction que la vie est une affaire romantique. On reste jeune, au meilleur sens du terme. Quand les objets primordiaux de l'amour et de l'argent ont pu être considérés comme acquis et qu'une vague renommée a perdu son caractère fascinant, je me suis retrouvé avec de belles années à dépenser, des années que je ne peux pas honnêtement regretter, des années passées à la recherche de l'éternel Carnaval au bord de la Mer. Un jour, au milieu des années vingt, je roulais sur la Grande Corniche au crépuscule, avec toute la Côte d'Azur scintillant au bord de la mer au-dessous de moi. À l'horizon se trouvait Monte-Carlo et bien qu'on ait été dans l'arrière-saison et que les grands-ducs aient quitté les tables de jeu, et que E. Phillips Oppenheim qui résidait dans mon hôtel ait été un gros type remuant, constamment vêtu d'une sortie-de-bain, le nom même était si indéniablement enchanteur que je n'ai rien pu faire d'autre que

d'arrêter ma voiture et de murmurer comme le Chinois : « Ah, moi ! Ah, moi ! » Ce n'était pas Monte-Carlo que je regardais. C'était, bien plus loin, dans l'esprit d'un jeune homme aux semelles de carton qui avaient arpenté les rues de New York. J'étais lui de nouveau – pendant un instant, j'ai eu la bonne fortune de partager ses rêves, moi qui n'ai plus de rêves à moi. Et il y a encore des moments où je m'approche de lui par surprise au cours d'une matinée d'automne à New York ou d'une nuit de printemps en Caroline, quand tout est si calme qu'on peut entendre un chien aboyer dans le comté voisin. Mais jamais comme au cours de cette période bien trop brève, lorsque lui et moi ne faisons qu'un, lorsque le futur comblé et le passé nostalgique se mêlaient en un unique instant sublime – lorsque la vie était littéralement un rêve.